

Primauté menacée

••• **Jean-Nicolas Revaz**, *Saint-Maurice*
Enseignant de français et de religion

S'il est un terme qui, aujourd'hui, recouvre des acceptions aussi nombreuses que possibles, c'est bien celui, combien de fois galvaudé, de philosophie. Certes, par essence, définir la philosophie fait partie intégrante de son exercice, sa mise en œuvre ne succédant pas simplement à sa définition, mais au contraire participant à sa genèse. Nul travail philosophique véritable qui ne contribue à la définition de son propre ouvrage.

Cela dit, au-delà de la multiplicité des définitions, depuis ses origines grecques jusqu'à un passé récent, la philosophie se laissait définir comme recherche du fondement, de l'absolu, de l'inconditionnel, de l'origine, bref de ce que l'on pourrait appeler *la réalité ultime*, celle qui demeurera une fois que tous les vents du monde se seront tus.

C'est autour de cette préoccupation unique que s'est élaborée la métaphysique, sans cesse relancée, à travers les siècles et les auteurs - rebondissant à travers eux - vers la source de l'être. De l'ontologie d'Aristote, à l'onto-théologie de saint Thomas d'Aquin, du *cogito* de Descartes à l'Esprit de Hegel, c'est un seul et même souffle qui assurait à la philosophie sa vocation de philosophie première, c'est-à-dire portant sur ce fondement premier - et donc ultime - de la réalité.

1 • « Doctrine philosophico-psychologique d'origine américaine qui réduit les faits psychiques à l'adaptation de l'organisme au milieu » (**Isabelle Mourral, Louis Millet**, *Petite encyclopédie philosophique*, Editions universitaires, 1993, p. 37), qui cherche à analyser scientifiquement et expérimentalement les comportements (n.d.l.r.).

La philosophie n'était pas alors une discipline parmi tant d'autres, perdue dans la multiplicité de ses objets et leur carence ontologique, mais ce savoir primordial, toujours à la limite de l'ineffable et de l'indicible, hors duquel cependant aucune réalité ne peut prétendre être pleinement comprise.

Telle fut la philosophie, avant qu'elle ne sombre, à partir de la deuxième moitié du siècle dernier, dans une grisaille qui tend à étouffer son origine vitale. Si la philosophie universitaire nous semble en décadence, c'est parce qu'elle ne joue plus son rôle de *philosophie première* - ce qu'elle est essentiellement - pour se réduire en une *philosophie seconde* ou *régionale*.

Prisonnière de l'empirisme

Pour bien comprendre ce virage, il convient de définir ces deux expressions. Par *philosophie première*, il faut entendre la philosophie en tant qu'elle étudie le fondement premier de tous les savoirs humains, mue qu'elle est par la quête de l'absolu ; par *philosophie seconde* ou *régionale*, il faut entendre une philosophie qui ne fait plus de l'absolu sa préoccupation première, mais qui se borne à étudier des phénomènes empiriques sans mettre en question la nature de leur fondement. C'est bien ce qu'il faut déplorer : des courants aussi divers que le structuralisme, le cognitivisme, le behaviorisme¹

philosophie

S'éloignant de la préoccupation de l'absolu pour tomber dans l'obsession empirique de la mouvance analytique anglo-saxonne, la philosophie, telle qu'elle est enseignée aujourd'hui, notamment en Suisse, n'est plus un savoir primordial. Heureusement, quelques penseurs contemporains, que l'auteur de cet article invite à découvrir, la sauve de la décadence.

et le physicalisme² (autant de formes de positivisme, réduisant toute vérité à un phénomène objectif) ont fait peu à peu de la philosophie universitaire une science régionale, prisonnière de l'étroitesse des phénomènes vérifiables, quantifiables et calculables, bref du monde en tant qu'il est un objet de science.

Simple enquête sur les formes correctes du langage (philosophie du langage) ou enquête sur les phénomènes mentaux (appelée curieusement philosophie de l'esprit), la recherche universitaire de premier plan s'inscrit de plus en plus dans la mouvance analytique anglo-saxonne. Ayant successivement délaissé la Grèce, puis l'Allemagne, la philosophie universitaire a établi, voilà quelques années maintenant, sa demeure aux Etats-Unis

Il faut d'ailleurs ouvertement déplorer que même l'Université de Fribourg, héritière et riche d'une si longue tradition métaphysique, participe aujourd'hui à cette dérive. Si l'on excepte les deux chaires d'histoire de la philosophie antique et médiévale, naturellement consacrées à leur objet propre, les trois autres chaires de philosophie (moderne, éthique et anthropologique) proposent de manière quasiment unanime, désormais solidaires de cette nouvelle façon de penser politiquement correcte - sans doute parce qu'enfin libre de toute préoccupation métaphysique -, des cours consacrés à des problématiques provenant directement de l'influence anglo-saxonne. Des auteurs comme Blondel, Maritain, Marcel ou Kierkegaard - et la liste est loin d'être exhaustive - sont, si le lecteur nous passe ici l'expression, « académiquement morts ».

Dans ce paysage sinistré de la philosophie contemporaine et de son enseignement, quatre figures marquantes, héritières et réformatrices de la tradition phénoménologique, méritent une attention particulière. Nous voulons nommer : Paul Ricœur, Emmanuel Levinas, Jean-Luc Marion et Michel Henry, autant de philosophes pour qui l'absolu - que l'on peut parfois nommer Dieu - n'est pas un sujet tabou, mais au contraire l'aimant de leur philosophie.

Figures contemporaines

La réunion de ces quatre noms (forcément accidentelle) a l'avantage de présenter quatre « niveaux de réalité » qui, loin de s'exclure, s'appellent bien souvent mutuellement. Elle incarne en outre, au-delà d'un tableau possible de la philosophie contemporaine, la noble résistance de la philosophie face à ceux qui tâchent de la défaire de sa primauté.

Afin de rendre à ces philosophes la place qui leur revient dans le paysage philosophique contemporain, nous proposons ici quatre brefs portraits, prétendant ainsi non pas en faire une présentation objective, loin s'en faut, mais au contraire nous permettant d'insister sur tel ou tel trait marquant de leur œuvre.

• Herméneutique

La figure de Paul Ricœur domine incontestablement le versant herméneutique de la philosophie contemporaine, du moins dans sa version française. Son œuvre majeure, *Philosophie de la volon-*

Paul Ricœur,
Philosophie de la volonté. Le volontaire et l'involontaire,
Aubier, Paris 1950, 464 p.

2 • « Doctrine professée par les partisans de l'empirisme logique d'après laquelle les sciences humaines peuvent et doivent s'exprimer dans le vocabulaire des sciences physiques » (**Paul Foulquié,** *Dictionnaire de la langue philosophique,* PUF, Paris 1982, p. 546) (n.d.l.r.).

té, publiée en 1950, est en effet avant tout une interprétation des mythes anciens et de l'expérience humaine. En perpétuel dialogue avec les philosophes qui l'ont précédé - d'où le danger effectif d'un certain syncrétisme - il y développe notamment une phénoménologie du mal et de la décision.

En ce qui concerne le premier volet, l'interprétation qu'il fournit des mythes anciens (dont celui de la Genèse) est riche de formules très éclairantes. « Aussi radical que soit le mal, dit le philosophe, il ne saurait être aussi originaire que la bonté » ; ou encore, « tout - sexualité et mort, travail et civilisation, culture et éthique - relève à la fois d'une nature originaire perdue et pourtant toujours sous-jacente, et d'un mal qui, pour être radical, n'en est pas moins contingent ».³ En ce qui touche le deuxième volet, Ricœur, alors proche de l'existentialisme, développe une ontologie de la volonté, qu'il prend bien soin de distinguer de toute forme de création *ex nihilo*, ce que la volonté humaine n'est jamais.

• *Transcendance et altérité*

Emmanuel Levinas élabore, dès *Totalité et infini* (1961) et jusqu'à sa disparition en 1995, une pensée très originale de l'altérité, en rupture volontaire avec l'ontologie occidentale. A ses yeux, toute la philosophie occidentale demeure prisonnière de l'identité, de la synthèse et du concept qui, chaque fois, selon sa propre terminologie, ramènent l'Autre dans le Même. C'est ainsi qu'en des termes qui peuvent paraître pour le moins étranges, Levinas évoque de manière lancinante l'histoire de la philosophie occidentale comme une « des-

truction de la transcendance » emprisonnée dans la pensée.

Le penseur entend substituer à cette philosophie de la totalité - à ses yeux trop proche du totalitarisme - une philosophie de l'infini, éthique fondée sur la prééminence d'autrui dont l'épiphanie (« visage », dans le langage de Levinas) ne se laisse pas réduire dans une synthèse. La prééminence de l'ego et de son nominatif est destituée au profit d'un moi à l'accusatif, « accusé » par autrui avant tout choix possible.

• *L'événement*

Plus récents, et proches par certains aspects des intuitions d'Emmanuel Levinas, les écrits de Jean-Luc Marion développent une philosophie de l'événement dont le propre, nous dit l'auteur, est d'advenir de lui-même (ridiculisant par-là la vaine et absurde tentative de vouloir « faire l'événement », selon l'expression couramment utilisée).

S'inscrivant également dans la tradition phénoménologique, l'auteur a développé récemment une phénoménologie de la donation dans ce qui constitue son grand ouvrage, *Etant donné*.

A l'encontre de conceptions réductrices de la phénoménalité, il développe une phénoménologie de la saturation, c'est-à-dire de phénomènes dont la manifestation n'est pas subordonnée aux capacités de réception et de constitution du sujet, mais au contraire les déborde. La figure du Christ représente le phénomène saturé par excellence, puisque sa révélation surpasse toutes les attentes et les prévisions des hommes. Quelle attitude adopter alors face à l'événement, si je n'en ai aucunement le contrôle et qu'il surpasse toutes mes prévisions ? Ce n'est pas un hasard si l'Évangile recommande la veille, car elle est, dit notre philosophe, « l'attitude phénoménologique appropriée à l'événement ».⁴

Emmanuel Levinas,
Totalité et infini. Essai sur l'extériorité,
Martinus Nijhoff,
La Haye 1974, 284 p.

Jean-Luc Marion,
Etant donné, PUF,
Paris 1997, 456 p.

3 • *Philosophie de la volonté*, T. II, Aubier, Paris 1960, pp. 305 et 390.

4 • *Etant donné*, p. 330.

Michel Henry,
*L'essence de
la manifestation,*
PUF, Paris 2003
(3^e éd.), 928 p.

• *Le fondement*

Sans doute le plus grand penseur français de l'après-guerre, Michel Henry, disparu en 2002, est l'auteur d'une œuvre philosophique proprement géniale - le mot n'est pas abusif - cherchant à décrypter le fondement de tout savoir, qui est l'essence originaire que le philosophe nomme « la vie ». Professeur à l'Université de Montpellier, bien loin du faste parisien, le philosophe, au même titre d'ailleurs que Levinas, élabore une recherche originale qui se démarque clairement de ce que la philosophie avait connu jusqu'alors. Mais, contrairement à Levinas dont la philosophie est fondée sur la transcendance, la philosophie henryenne est une philosophie de la pure immanence, philosophie propre qu'il développe essentiellement dans son chef-d'œuvre qui est *L'Essence de la manifestation* (1963).

Neuf cent pages ne sont pas de trop pour que cette forme inouïe d'ontophénoménologie puisse mettre au jour l'essence de la réalité qui est la vie, fondement de toute connaissance. Dénonçant avec force pendant près de quarante ans l'objectivisme moderne, sa technique monstrueuse, son anonymat, ses idoles, ses fantômes et la nouvelle barbarie qu'il véhicule, l'œuvre henryenne, désormais accomplie, demeure un sommet rarement (jamais ?) égalé en philosophie.

Philosophie de la volonté, Totalité et infini, Etant donné, L'Essence de la manifestation : quatre œuvres, parmi d'autres, héritières actuelles de la grande tradition philosophique française, que l'on souhaiterait voir davantage étudiées dans nos chaires romandes de

philosophie contemporaines qui, pour la plupart, semblent fermées à ce genre d'interrogations radicales, sans doute parce que nos philosophes font souvent appel à un type de savoir - parfois mystérieux - auquel notre modernité a depuis longtemps perdu l'accès.

Face à la crise contemporaine de la philosophie première, il ne s'agit sans doute pas de vouloir réinstaurer une métaphysique particulière dont les catégories qu'elle met à l'œuvre auraient tôt fait d'être érigées au rang d'une glaciation idéologique, une forme de pétrification de la « bonne doctrine ».

Ce serait oublier que la philosophie a la pierre et la glace en horreur et qu'elle est sans doute plutôt complice de la vie et du feu, ce feu dans lequel Plotin et saint Augustin voyaient une forme de beauté idéale. Ce n'est donc pas directement d'un retour à la métaphysique qu'il s'agit, mais d'un retour à la philosophie tout court qui n'en est plus une lorsque l'absolu - qu'il s'appelle Dieu ou non et quelle que soit la voie empruntée pour le nier ou le dénommer - n'est plus sa préoccupation première.

Telle est la philosophie déchue : celle qui, « créée » pour vivre auprès de l'absolu, emprunte des méthodes qui ne peuvent que l'en éloigner toujours davantage. Toute déchéance mérite pourtant son salut. A l'écart des modes universitaires, des nouveaux conformismes et des idéologies dominantes, des hommes et des femmes se réunissent pour combattre, à l'écoute des vrais philosophes de notre temps, le nihilisme moderne. « Le monde peut-il encore être sauvé par quelques-uns ? »⁵

J.-N. R.

5 • **Michel Henry**, *La Barbarie*, Grasset, Paris 1987, p. 219 (dernière phrase du livre).